

Totalitarism

Une lecture de l'histoire récente du peuple roumain dans la perspective de la psychosociologie clinique

Camelia SOPONARU¹

Résumé: Le communisme, né comme résultat des aspirations les plus nobles de l'humanité, a réussi à réunir d'une manière troublante la frénésie et l'effervescence idéologique à la terreur de la police et le despotisme. Notre article essaye de mettre en évidence l'évolution psychique individuelle et collective des Roumains pendant la période communiste et la période post-révolutionnaire à travers les récits de vie. La recherche se réalise sur les vécus subjectifs de la période communiste, de la révolution et de la transition explorée à l'aide des entretiens semi-dirigés corroborés avec la méthode biographique. Le matériel verbal produit a été enregistré, transcrit et ensuite soumis à l'analyse et à l'interprétation. Pour une meilleure compréhension des effets du totalitarisme sur le psychisme des Roumains nous avons présenté une histoire de vie construite à travers les entretiens individuel et de groupe. La recherche est une lecture clinique sur la vie quotidienne des Roumains qui met en discussion le rapport des individus en tant que sujets psychiques, sujets du groupe familial et sujets sociaux à travers un contrat social proposé par le régime communiste.

Chaque époque est délimitée, marquée, transformée par un clivage et par les désaccords entre vieux et nouveau, entre traditionnel et moderne, impliquant le vécu de certaines ruptures avec les générations qui les ont précédées, en provoquant chaque personne à entreprendre un travail personnel, collectif et culturel, pour s'adapter à son époque (A. Sirota). Ce travail suppose une rupture et une réunion originaires avec le passé individuel et collectif, avec ses prédécesseurs pour rester en continuité avec eux dans les nouvelles formes vécues et élaborées dans le but de se construire et de se démarquer. Ce travail de rupture, construction, reconstruction et réunion est devenu quasi-constant pour le peuple roumain, plus précisément pour chaque roumain de son côté, même si

¹ Universitatea „Alexandru Ioan Cuza”, Iași

sont en nombre réduit ceux qui sont conscients de l'effort psychique qu'on fait devant les transformations de l'actuelle période post-révolutionnaire, des transformations qui ont été plus impérieuse, tumultueuses, sinueuses, parfois trop rapides, trop radicales, trop brutales, d'autres fois trop désirées, trop attendues et finalement irréalisées, suivies par le renoncement et un travail de deuil.

17 ans après 1989, il est possible d'esquisser un bilan sur les changements intervenus après la période communiste et pendant la période post-révolutionnaire (période de transition toujours en cours pour les Roumains), sur les changements dans les regards sur nous-mêmes. Notre recherche propose une analyse des regards portés sur la « révolution » et la période de « transition » en passant par la période communiste, et plus précisément, une analyse de la façon dont les Roumains conçoivent subjectivement et rétrospectivement le moment de la « révolution » et comment ils vivent et se représentent la « transition », comment ils la présentent, ainsi que la façon dont ils se voient dans leur avenir.

Notre propre démarche se réfère à une approche de recherche en psychosociologie clinique. Et les résultats de notre recherche qui s'appuient sur des entretiens cliniques de recherche (environ 90 entretiens) au cours desquels nous avons invité nos interlocuteurs à se confier un récit de leur vie, nous conduisent à penser que des espaces intermédiaires seraient bienvenus où des Roumains volontaires pourraient travailler à prendre une certaine distance avec leur récit de vie et au delà avec leur histoire, ce qu'ils ont subi, ce qu'ils ont intériorisé par contrainte et qui les a entamé psychologiquement.

Cette recherche et d'autres pourront apporter d'autres perspectives sur les principaux événements de la période post-communiste et sur ce qui en est dit dans la période de transition dans les différentes générations. Elle pourrait stimuler des réflexions stimulantes et éclairantes sur notre psychisme au travers des changements économiques, sociaux et politiques, sur la démocratie et le prix de la démocratie, sur la liberté d'opinion et sur le droit de participer à la vie politique, au conflit tradition / modernité, etc. Après une lourde période communiste dans laquelle nous avons été condamnés au silence et au manque d'authenticité dans nos relations, terrorisés par la « Sécurité » et par l'insécurité sociale, nous sommes en train d'apprendre la confiance dans les autres, les limites de la liberté et la façon d'utiliser la liberté d'opinion.

Avant de vous présenter les hypothèses générales et celles spécifiques à ma recherche, je voudrais vous présenter le sens dans lequel j'utilise le mot « *hypothèses* ». Il ne s'agit pas du même sens utilisé dans la démarche expérimentale mais de celui utilisé au cadre de la démarche clinique, à savoir :

- L'élaboration des hypothèses ne se réalise qu'au fur et à mesure qu'on déroule la recherche et non au début de la recherche ;
- Les hypothèses ne sont vérifiées qu'à mesure que la recherche - intervention progresse et seulement lorsqu'il se crée un espace qui permette l'apparition d'un événement du mot, c'est-à-dire d'apparition dans le discours de l'interlocuteur d'un moment de verbalisation qui relève au chercheur scientifique la vérification de l'hypothèse ; la vérification clinique vise la libération du sujet dans le cadre de la mise en évidence d'un sens de son existence.

De la multitude de monographies réalisées au cadre de notre recherche, on s'arrête à la monographie d'Andreea. A travers son histoire de vie nous avons retrouvé ces hypothèses qui nous a permis de réfléchir au contrat sociale proposé par le communisme roumain :

1. *Pour s'installer, le système totalitaire a besoin d'organiser la chute des fonctions paternelles et de l'image du père. Autrement dit, le père qui, traditionnellement, incarne le Surmoi, l'Idéal du Moi, le système des valeurs, l'autorité, les repères sociaux est remplacé par l'image du Dictateur, du chef qui produit des effets pathogènes dans le mouvement de construction de l'identité et de l'espace psychique de l'être humain et, certainement, sur les parents aussi, sur le Père et sur la Mère qui sont disqualifiés de leurs fonctions parentales.* Cette hypothèse est inspirée de la psychanalyse appliquée au champ social qui regarde la fonction du Père dans la construction psychique du petit être humain.

2. Une deuxième hypothèse est inspirée du travail d'Anne Arendt (Les origines du système totalitaire), où on souligne le fait qu'*un système totalitaire a besoin d'installer une terreur particulière, plus précisément, une terreur extrême pour s'imposer au peuple. Une des caractéristiques de cette terreur extrême est que personne ne sait de quelle manière agir pour être à l'abri, parce que personne ne sait quelles sont les règles pour être en pleine harmonie avec le système puisque, malgré les normes, les règles et les droits déclarés, la caractéristique de ce régime est qu'au fond il n'y a pas de stabilité dans les règles, il n'y a aucun droit de l'individu et aucune norme qui puisse assurer la sécurité, lui assurer la vie.*

3. Quel que soit le système social politique roumain, *il y a une sorte de repli sur la famille.* Dans un régime totalitaire, le sujet se conçoit surtout comme sujet de la famille (espace dans lequel le petit être humain se sentait sécurisé) et non pas comme sujet social. *Effet de l'organisation sociale par terreur, le totalitarisme conduit le sujet humain à ne se concevoir que de sujet familial et comme poussier en tant que sujet social ou enfant impuissant du groupe social.*

4. *Par la terreur, le régime totalitaire a détruit les liens entre les membres de la famille qui permettraient la construction psychique de l'enfant, la transmission de la vie, le développement de la capacité d'étayage interne.* Dans la société totalitaire, l'être humain est déssubjectivé par la perversion organisée. *Chaque être humain roumain a été déssubjectivé, privé de ses capacités de s'équiper dans son appareil psychique pour devenir sujet et pour pouvoir un jour s'appuyer sur lui-même.* Pour s'appuyer sur soi-même il faut premièrement s'appuyer sur l'externe. Mais sur l'externe, cela veut dire sur la société communiste et on ne peut pas s'en appuyer parce qu'elle est une société sans règles, sans contrat social.

5. *Les Roumains estiment que moins leurs enfants savent quelque chose sur les procédures de gouvernement ou de manipulation des consciences, plus ils sont protégés des risques de la terreur.* C'est pourquoi de nombreux parents ont appris à se taire et à passer beaucoup de choses sous silence pour épargner leurs enfants et leur famille, mais ce silence n'est pas sans effets — repérables ultérieurement sur la psyché et sur les relations entre les générations. Ils estiment que moins les enfants en savent, plus ils sont protégés. L'enfant apprend à voir comme normal ce qu'il doit voir comme normal et à se méfier de ses insights qui le renseignent vraiment sur ce qui est, car il comprend vite qu'ils sont dangereux pour sa propre survie. En conséquence, l'enfant se confronte au secret du pouvoir dans les transmissions entre générations, cela veut dire, aux vécus des parents comme sujets sociaux et politiques pendant la période totalitaire. Effets de ce secret sur l'infantile et sur le rapport du sujet à ses parents, à la figure paternelle, et aux détenteurs des responsabilités publiques, à l'instance du pouvoir, au pouvoir sont la déliaison et la destruction du lien entre l'enfant et ses parents et même entre tous les membres de la famille.

Le retour dans le jardin de l'Eden

ANDREEA est une jeune femme. En 2003-2004, au moment de l'entretien de recherche elle avait de 26 ans. Elle s'était mariée en 2002. Quand elle a entendu parler de cette recherche, elle a voulu participer à notre recherche en disant qu'elle voulait mieux se comprendre et connaître d'autres personnes, pour apprendre de l'expérience de vie de ses semblables et pour garder le contact avec « ce qui représente le domaine de la psychologie ».

Elle est née dans une grande ville universitaire de Roumanie en 1978. Jusqu'à l'âge de 20 ans, (1998) elle a habité dans une maison grande et belle, la maison de ses grands-parents. Ses parents ont divorcé quand elle avait 4 ans. A cette époque-là le divorce était considéré comme quelque chose de « honteux ». Il y avait peu de cas de divorce. Elle ne garde, dit-elle, aucun souvenir de son père.

Au cours de son enfance et de son adolescence, elle n'a pas entendu parler du père : *« Ça n'a pas été un sujet tabou — dit-elle — mais il n'y avait rien à savoir de lui. Ce passé sous silence m'a influencé. C'est bien plus tard que je m'en suis rendu compte quand j'ai senti le besoin d'un papa, d'un homme à qui dire "papa" »*.

Jusqu'à l'âge de 15 ans, sa sœur a été l'unique copine. Les petites filles ne quittaient presque jamais le jardin, sauf pour faire les achats mais seulement accompagnées. Elle a été longtemps très proche de sa sœur ; elles ne s'intéressaient l'une l'autre qu'à l'école et au jardin : *« nous n'avions pas de vie sociale, nous n'étions pas intéressées par ce qui se passait en dehors de notre jardin »*.

Parce qu'elles habitaient dans un quartier *« prétentieux »*, elles, (...) les petites-filles d'un académicien, ont été éduquées (plutôt dressées) pour être discrètes, solitaires, presque imperceptibles pour les gens de quartier et aussi pour les amis et les collègues de leur grand-père. Elles devaient être *« obéissantes, soignées, on ne devait pas parler plus que nécessaire... »*.

Les deux sœurs étaient toujours ensemble dans leur isolement. Elles allaient ensemble à l'école, au lycée. Elles jouaient ensemble. Elles se promenaient ensemble, etc. La grand-mère était la maîtresse de la maison. Tous devaient lui obéir. L'ordre était établi par la terreur et la peur: pour toute exception à la règle, les filles étaient (...) punies en leur appliquant des volées.

Grâce au fait que leur grand-père était membre du parti communiste, rien ne leur manquait. Chaque semaine quelqu'un de la famille allait chercher les aliments qu'on ne trouvait pas sur le marché et les rapportait à la maison. Dès son enfance elle a compris que *« survivre »* signifiait respecter les règles imposées par leur grand-mère, parce que *« c'était sa maison, donc il faudrait lui obéir »*. *« Du point de vue intellectuel, j'étais un petit robot, parce que je faisais ce que Budi (mamie) disait, je respectais les règles, donc je réagissais comme il fallait. Je ne me posais pas la question de savoir si « je veux faire une telle chose ou si je le fais parce qu'elle me le demandait »*. *« Je crois que je ne me demandais pas ce que je voulais. J'ai évolué dans la société de la maison, (...) en étant seulement nourrie, influencée par ce que mes grands-parents m'avaient appris ; les règles que je connaissais étaient celles établies à la maison, et non en dehors »*.

A l'époque du collège, sa sœur se révoltait, mais ANDREEA ne l'a pas toujours soutenue. *« J'avais 18 ans quand j'ai commencé à exprimer mon opinion, à dire ce que j'aime et ce que je n'aime pas. Je pense que je n'ai pas fait attention auparavant parce que c'était plus commode comme ça »*.

Ne pas se poser soi-même la question de savoir ce que l'on veut, ne pas être soumis par un autre à cette question, obéir strictement à la loi familiale, ANDREEA le faisait sans s'en rendre compte en définitive, c'est alors qu'elle m'en parle qu'elle éclaire ce qu'elle a vécu, même si ce mouvement intérieur avait commencé avant notre rencontre de recherche. On entrevoit l'homomorphie et l'homologie de fonctionnement entre l'état de dictature et de gouvernance des consciences sur la scène externe sociale et politique et la scène familiale ; on entrevoit que nous pouvons interpréter cette fermeture familiale par le matriarcat autoritaire de la grand mère qui reflète, en définitive et très probablement, l'existence de la formation d'un système de défense à la fois individuel et psychique et collectif, un appareillage psychique de défense et la famille contre la terreur extérieure, pour survivre, et ménager un espace interne, qui ne se vit pas comme complètement victime de l'emprise du système totalitaire. C'est notre hypothèse qui s'est forgée au fil de l'écoute de nombre de nos interlocuteurs de recherche.

« La révolution est passée sans rien changer dans le communisme de ma grand-mère ». « C'est après la mort de Budi (mamie), que j'ai aperçu un changement dans la maison. Budi a certainement représenté le communisme dans notre maison. Si Budi n'avait pas été là, j'aurais perçu probablement la révolution ». La réalité extérieure au « jardin de la grand-mère » était perçue d'une manière assez ambiguë : « quand ma grand-mère était en vie, on a connu seulement la vie à l'intérieur du jardin, de la maison ; on ne sortait pas... jusqu'à 15 ans on n'a pas eu contact avec l'extérieur ».

Dans « le jardin » de la grand-mère, la réalité sociale n'entraînait pas, la politique était un sujet tabou : *« On savait que grand-père était communiste, mais on ne savait pas ce que cela signifiait. On savait que les communistes étaient au pouvoir, mais on ne savait pas ce que cela signifiait. En réalité, je n'ai pas été trop influencée par la société jusqu'à la mort de ma grand-mère, parce qu'elle était notre président et notre dirigeant aimé. Comme nous habitons chez elle, nous devons respecter ses règles. On ne savait pas qu' « il ne faut pas manger plus de sucre parce que le parti ne te donne pas », mais on savait qu' « il ne faut pas manger plus de sucre parce que mamie ne le permet pas ». Donc c'était elle qui a imposé le régime dans notre maison. De qui dépendait-elle, je ne sais pas »*

Son grand-père s'est réjoui du moment de la chute du régime totalitaire en décembre 1989, moment appelé « révolution », même s'il avait été membre du parti communiste. Il pensait qu'un changement de la politique s'imposait dans notre pays. Après la « révolution », la mère des filles était au chômage, mais elles ont été aidées par un belge, qui était un ami de leur mère et qui est venu

pendant 7 années dans notre pays pour amener des aliments et des vêtements, et leur en donnaient chaque fois.

A l'âge de 14 ans, sa grand-mère est morte (en 1992). « À partir de ce moment-là, ma vie a commencé à changer, parce que si jusqu'à cette époque on demandait la permission de faire n'importe quoi — de tout à fait anodin ou banal aujourd'hui — « est-ce que je peux manger des pommes ? » ou « est-ce que je peux sortir ? » dans le jardin, bien sûr, pas à l'extérieur du jardin — maintenant on ne demandait plus la permission pour faire quelque chose. On était libre de faire ce qu'on voulait ».

Par les libertés de mouvement qu'elle a permis, la disparition de la grand-mère a été bouleversante « pour moi et ma sœur, et même pour ma mère, qui demandait-elle aussi la permission » ; « on avait maintenant la permission de penser et de faire ce qu'on voulait ». Dans cette période déroutante, ANDREEA s'est rendu compte que « c'était très bien qu'elle (sa grand-mère) ait été sévère, sinon j'aurais choisi une mauvaise voie dans la vie. Je savais que j'aimais être à la maison, que j'avais à faire les devoirs. J'aimais être comme il faut. Il fallait que je fasse ceci, donc je le faisais, il fallait que je fasse cela, donc je le faisais. Je ne me demandais pas : qu'est-ce que je veux ? Est-ce que je veux faire comme ça ? ».

La période « de transition » a duré pour elles une année environ. Puis, elles se sont habituées à l'idée qu'elles pouvaient sortir dans la ville sans demander la permission, « même si on sentait une certaine peur, une angoisse. Par exemple, je m'attendais à ce que quelqu'un fâche parce que je rentrais après huit heures du soir ». Bien que la révolution ait eu lieu en décembre 1989, « pour moi la dictature n'avait fini qu'au moment de la mort de ma grand-mère ! », trois ans plus tard.

ANDREEA aimait aller à l'école, elle participait volontiers aux activités des pionniers, même si elle ne savait pas qu'est-ce que signifiait être un pionnier, et elle pleurait quand ces activités prenaient fin : « Je ne suis pas sûre de comprendre pourquoi, car je ne restais pas plus avec un certain groupe de collègues, peut-être j'aimais l'idée de sortir de la maison, de faire autre chose que de rester toute la journée avec ma sœur et ma famille ».

Après la chute « du communisme de la maison », elles se sont liées d'amitié avec deux sœurs, des voisines du même quartier ; elles se rendaient visites : « je peux dire qu'à ce moment a commencé la vie sociale. A l'école il y avait une vie sociale aussi, mais elle était obligatoire ». A l'école elle se contentait d'avoir une situation moyenne, elle n'avait pas d'amis et elle ne voulait pas se faire remarquer (conformément à l'éducation reçue de sa grand-mère). Une amie du

même quartier a joué un rôle important dans son développement et sa formation pendant l'adolescence. Elle a eu quatre amis stables, dans des relations de longue durée. De certains d'entre eux, elle a appris comment elle ne voudrait pas être et elle leur remercie pour le fait d'avoir eu la possibilité d'apprendre à partir de leur expérience.

Après le lycée, elle n'a pas passé l'examen à la faculté de psychologie, parce qu'elle s'était préparée pour cet examen avec l'aide d'une étudiante en théologie. L'année suivante, comme elle a connu une étudiante en psychologie qui a été un vrai mentor, elle a appris avec plaisir et a été admise à la faculté !

Même si la faculté lui a plu, elle ne participait qu'aux cours qu'elle considérait intéressants : « *Je sais que les cours pratiques me plaisaient parce que j'y avais l'occasion de présenter mon opinion, à la différence du lycée où je parlait seulement quand je devrais être évaluée* ». Pendant la faculté elle a été intéressée surtout à sa vie intérieure et elle a peu participé à la vie de groupe. A la même époque elle a découvert qu'entre certains collègues il y avait des amitiés très fortes. Elle a essayé une fois de faire partie d'un groupe, mais elle s'est rendue compte que les autres voulaient seulement profiter d'elle et elle a renoncé.

A la fin de la faculté, elle n'a pas trouvé un lieu de travail. Grâce à une connaissance elle a réussi à travailler comme vendeuse de journaux. Elle y a résisté seulement un mois, pendant lequel a connu le monde des vendeurs dans les marchés. Avec l'argent obtenu elle a payé un cours d'informatique, pour se préparer pour un lieu de travail qu'une connaissance lui avait promis. Malheureusement elle n'a obtenu que la promesse ! Pendant trois mois elle a travaillé dans une entreprise de ménage d'où elle est partie à cause du salaire très petit. En même temps elle cherchait un autre lieu de travail. Mais ses essais ont échoué : elle était surqualifiée ou il lui faudrait faire des démarches (connaissances, pistons, argent). Grâce à une connaissance à une maison d'édition elle s'est faite embauchée comme opérateur PC.

Dans son bureau il y a encore huit personnes, mais elle préfère utiliser des casques parce que ses collègues veulent causer avec elle et médire sur les personnes importantes de cette entreprise. ANDREEA a choisi cette méthode des casques, « comme si je ne serais pas ici, je ne vous dérange pas et vous vous occupez de vos propres affaires ».

Elle n'a jamais essayé de travailler comme psychologue parce que elle a choisi cette faculté seulement pour mieux connaître et comprendre sa personne et les autres. Elle a essayé longtemps de trouver la réponse à la question « *pourquoi existais-je ? Pourquoi dois-je me battre pour avoir de l'argent, pour obtenir un diplôme d'une faculté, pour avoir une famille heureuse si je vais finir*

par mourir ? Maintenant je ne pense plus comme ça, parce que je sais qu'on meurt tout de même, mais je veux apprendre pourquoi j'existe ».

Un autre changement important pour sa famille a été la décision commune (de la mère et des filles) de vendre la maison des grands-parents et d'acheter un appartement pour chacune (2000). *« C'était un changement majeur parce qu'à partir de ce moment-là j'étais indépendante, j'avais mon travail, ma maison, voyons donc comment ça va ».* Quelques mois plus tard elle a décidé d'habiter avec son ami, *« on avait l'impression qu'on formait une petite famille mais chacun avait la sensation, même dans ce moment, que les parents devaient rentrer ».* Après une année, ils se sont mariés et son mari est venu travailler à la même maison d'édition, dans le même bureau.

Un moment important pour son évolution spirituelle a été représenté par la découverte de Dieu. Comme leur grand-père était activiste de parti, les filles ont été éduquées que Dieu n'existe pas : *« j'ai cru que s'il était communiste, Dieu n'aurait pas dû être au cœur ou à l'âme des gens ».* Après la mort de son grand-père ANDREEA a appris de son nécrologue qu'il a été un fort croyant : *« je ne comprends pas en quoi a consisté sa croyance, parce qu'il n'allait pas à l'église, il n'y avait pas des icônes à la maison, maman n'a pas été mariée à l'église, donc je ne sais pas en quoi consistait sa religion ; mais si le prêtre, qui était de notre quartier, a dit qu'il était croyant, probablement c'était vrai ».*

Le moment de la découverte de Dieu a été celui d'une grande souffrance affective provoquée par une relation d'amitié avec un artiste : *« je me suis réfugiée pour cette souffrance dans la croyance et je me suis proposé d'y croire. Bon, à cette époque et même maintenant, il y avait des arguments pro et contre en ce qui concerne Son existence, mais j'ai voulu croire qu'il existe ».* Mais dans un moment de grand désespoir, quand elle a eu désespérément besoin du soutien de la Divinité, la cathédrale n'était pas ouverte et elle n'a pas réussi à prier, alors elle a renoncé à croire. A partir de ce moment-là elle considérait que tout ce qu'elle faisait *« était le résultat de mes propres actions ».*

A 20 ans *« je ne sais pas pourquoi, mais j'ai recommencé penser à Dieu, considérer que les choses se passent exactement comme Il veut. Et, en développant cette idée, qu'il faut être comme ça, que chacun a sa voie déjà établie, où on peut intervenir des fois, j'ai l'impression que si je crois, je suis heureuse, si je ne crois pas, je n'en suis pas. Et il y a ici quelque chose qui me convient : je crois parce que je veux être heureuse ».*

En réfléchissant à ce qu'elle a appris du communisme après *« la chute du communisme de la maison »*, ANDREEA exprime son regret pour la sévérité et l'ordre de la société communiste et l'étonnement devant le chaos dû, à son avis,

à la période de transition, à la suite des libertés offertes : *« Il y avait le strict nécessaire, on pourrait survivre, mais on ne pourrait pas penser. Je ne comprends pas : pourquoi on ne pouvait pas penser pendant l'époque du communisme ? En réalité je crois qu'on pouvait penser, mais on ne pouvait pas partager les idées parce qu'on était écouté par « les yeux bleus ».*

Peut-on penser, entretenir un mouvement, une pensée vivante, c'est-à-dire mise en difficulté sans confronter régulièrement ses pensées en parlant avec d'autres ? Dire que l'on pouvait penser sous le communisme roumain, et se laisser aller à croire qu'on peut penser seul et échapper à l'emprise d'un système de terreur est peut-être à comprendre comme le signe d'une idéalisation rétrospective et comme un refus de regarder en face, des années après, la réalité du régime de terreur totalitaire qui a régné en Roumanie des années durant. Reconnaître la réalité suppose de s'interroger sur sa participation à celle-ci ou sur la participation de ses parents et prédécesseurs à celle-ci. Ce n'est pas évident. Revenir sur ce qui a été et a marqué la vie psychique individuelle et les relations familiales en essayant de ne pas se limiter à un registre d'explication mettant seulement en cause la caractérologie d'une personne centrale et ayant fait autorité dans la famille - la grand-mère dans le cas de ANDREEA - suppose de s'interroger sur la participation active et passive des prédécesseurs au système politique.

Elle considère que les gens ont encore peur des changements, ils n'ont pas encore confiance en gouvernement et dans la nouvelle société ; il a y aussi un manque de confiance des gens en eux-mêmes, dont elle aussi est très marquée. *« Je sais qu'on appelle cette période de transition, de passage du communisme à autre chose. On s'est arrêté quelque part dans sa voie et on attend que l'Union Européenne ou d'autres pays viennent pour nous montrer la voie à parcourir. Je ne sais pas vers quoi on se dirige.(...) Dès le moment où j'ai appris le projet d'intégration de la Roumanie dans l'Union Européenne, j'ai pensé que la raison n'était pas liée à un intérêt pour le peuple roumain, mais résultait de la localisation géostratégique de la Roumanie ».*

Il ressort que ANDREEA pense, sans pouvoir le dire explicitement, que les Roumains sont comme des enfants et attendent tous des puissances occidentales, des États-Unis d'Amérique du Nord ou de l'Union Européenne, et qu'ils ne présentent aucun autre intérêt que géostratégique ; une preuve de mésestime de soi.

ANDREEA n'est pas intéressée à la réalité sociale où elle vit et elle reste être centrée sur elle-même et ses proches : *« Je vais te dire quelque chose pour que je sois rassurée. Je m'intéresse à ma personne et à mes proches. Je ne suis pas*

trop intéressée par le social ; j'ai un boulot, ceux de ma famille, et pour le reste... c'est leur affaire, qu'ils organisent leur vie comme ils veulent ».

Elle ne veut pas penser à l'avenir : « *cela m'est indifférent parce que je crois en Dieu. Je considère la croyance comme une porte de sortie. Même si je n'aime pas la société, je sors par cette porte-là et je reste avec Dieu et ma famille ».* ANDREEA voudrait que les jeunes aient de la confiance en eux, qu'ils ne comptent sur personne. Elle préférerait qu'on n'investisse pas dans des campagnes électorales, mais dans des gens, dans leur éducation dans l'esprit de la liberté et de la confiance en eux-mêmes.

Toutefois, le retour à la religion comme recours, est bien la manifestation de l'infantile dans l'être humain, puisque se référer à une puissance surnaturelle et se sentir rassurée, apaisée, heureuse, comme le dit ANDREEA montre bien que ANDREEA cherche toujours à se mettre sous la protection d'une figure paternelle, qui lui a manqué, certes.

La situation des Roumains est le résultat d'une justice divine : « *je crois que la société roumaine a ce qu'elle mérite. (...) je trouve toutes les réponses dans la croyance. (...) parce qu'ils ont voulu plus que le strict nécessaire, ils doivent payer maintenant et ils n'ont ni le strict nécessaire ».* ANDREEA se trouve maintenant dans un état d'autosuffisance argumentée par sa croyance religieuse. Elle croit qu'une solution pour qu'elle et les autres quittent l'état de mécontentement serait « *d'être content de ce qu'on a et toutes les difficultés pourraient être dépassées si on essayait de trouver la solution en soi-même, pas ailleurs ».*

ANDREEA éprouve une culpabilité inconsciente à désirer quelque chose par elle-même. Elle pense que les malheurs des Roumains résultent du fait qu'ils veulent maintenant trop. Nous faisons l'hypothèse que ANDREEA a reçu, par les transmissions psychiques familiales, la culpabilité de ses ascendants qui n'ont pas su, qui n'ont pas pu faire quelque chose pour empêcher l'installation du système de terreur totalitaire, ou de leur culpabilité à y avoir participé, d'une manière ou d'une autre. Ce fait ne grandit en personne l'estime de soi.

Faute de pouvoir élaborer cette culpabilité retransmise et en comprendre l'origine et les conditions de vie qui l'ont généré, ANDREEA, dépositaire de celle-ci sans la comprendre, la ressent et lui donne un sens d'emprunt qui la protège d'un accès à ce qui fonde cette culpabilité et à l'histoire individuelle et collective dans laquelle elle s'est nouée. Elle pense que les Roumains doivent payer leurs péchés. Comme s'ils n'avaient pas assez souffert et payé psychiquement, mais cette souffrance n'est pas encore élaborée.

En ce qui concerne un meilleur avenir de la Roumanie, ANDREEA croit qu'il faudrait se passer d'abord quelque chose de mal, comme a été le déluge qui a réorganisé le monde de fond en comble. « *Finally, le déluge s'est avéré être bon, parce que le mal devait être détruit d'une manière ou d'une autre. Et ici il devrait se passer quelque chose semblable* ».

L'univers représenté dans cette monographie est en réalité le reflet de la société socialiste totalitaire dans la miniature de l'espace familial. La grand-mère avait construit le monde de sa famille comme « un jardin de l'Eden », où elle avait le pouvoir absolu. Ainsi l'espace de la maison et du jardin était devenu un sort « d'espace de chasteté » qui fonctionnait selon des règles strictes. C'était un extraordinaire mécanisme pour protéger les filles contre les souffrances sociales, bien qu'elle devait intervenir par « peur et terreur ». A la différence de l'image d'une grand-mère omniprésente, dominante, castratrice par la sévérité des règles et des punitions, l'image du père était pour les filles plus que quelque chose tabou : « *mon père, il n'y avait rien à savoir* ». Le père (qui probablement n'avait pas réussi à se lever jusqu'au niveau des gens « prétentieux », de la même catégorie sociale des grands-parents) a été oublié, minimalisé, annulé, anéanti. La grand-mère omnipotente (« *notre président et notre dirigeant aimé* ») a été mère, père, mari pour ses filles, la mère étant soumise aux mêmes traitements que ses filles et ainsi elle avait été remplacée du rôle de mère et était devenue une sorte de pseudo sœur aînée.

Le grand-père, l'autre image masculine, discrètement présentée dans son espace de vie, était entouré du mystère d'une relation spéciale avec le PARTI : une puissance quasi surnaturelle. Personne ne savait et ne devait savoir qui était le Parti, qu'est-ce qu'il faisait, quel était le rôle du grand-père dans le Parti, pourquoi il y était, qu'est-ce qu'il y faisait, etc.

Ainsi, bien plus terrible et mystérieux peut-être que le secret des origines, qui tourmente le petit être humain et excite sa curiosité, développe son désir de découvrir le monde, en cherchant à savoir « comment on fabrique les enfants ? » est le secret politique qui doit être lui absolument préservé, bien plus que le secret de la vie sexuelle et de la façon dont on s'y prend pour fabriquer un enfant. Le petit être humain et les plus grands aussi ne doivent pas savoir comment on organise et gouverne les relations sociales et politiques dans la cité. Le monde politique est un monde dont on ne parle pas, on n'explique pas, et surtout il ne faut pas poser des questions. Et pour rester heureux dans « le Jardin de l'Eden », le petit être humain doit respecter les règles de la maîtresse de la

maison et renoncer à connaître. Il a été bloqué dans la curiosité spécifique à son âge, dans son développement et son expansion vers le monde extérieur. Marqué pendant de longues années par cet environnement psychologique fixant les limites du monde, et n'ayant pas connu — à la différence de ses ascendants — un autre monde, il ne lui reste qu'à suivre, toute sa vie durant, la voie dans laquelle il est déjà et dans laquelle il a la permission de marcher. Il ne peut pas penser à l'avenir parce que ni le passé, ni le présent, ni l'avenir ne lui appartiennent et de toute façon le temps en Eden n'a pas d'importance.

Pour survivre à « la terreur et à la peur » que la grand-mère utilisait afin de conduire sa famille, pour éliminer les conflits intérieurs, les angoisses de ne pas comprendre, la petite-fille se construit un faux sentiment de sécurité en respectant strictement les règles, en refusant de se demander sur la justesse, la crédibilité ou la correction de ces règles, en renonçant à réfléchir et aux opinions personnelles. La petite ne se posait plus des questions sur ce qu'elle désirait et elle se sentait de plus en plus « un petit robot », devenant un instrument qui exécutait des commandements extérieurs. Peu à peu, elle finit par intérioriser ce style de vie en le considérant bon pour sa vie : « *c'était très bien qu'elle ait été sévère, sinon j'aurais choisi une mauvaise voie dans la vie* », comme si toutes les autres voies eussent été fausses, mauvaises, et seulement cette « voie » vers laquelle sa grand-mère l'a « dirigée » pouvait être la bonne, à l'exclusion de toute autre. ANDREEA a apprécié les avantages de ce style de vie où sa grand-mère décidait ce qui est bon ou pas bon pour chacun. ANDREEA avait renoncé à sa vie et avait laissé sa grand-mère prendre les décisions parce que c'était plus « commode » pour elle et parce que le petit être humain ne se sentait pas assez fort à l'intérieur pour se révolter comme sa sœur. Intuitivement elle soupçonnait que sa grand-mère était aussi l'instrument d'une structure subordonnée : « *Mais je ne sais pas de qui dépendait-elle* ». Mais, en fait, elle apparaît comme ne voulant pas savoir. En ce sens, cette interlocutrice qui s'est portée volontaire pour participer aux entretiens de recherche m'apparaît représenter de façon caractéristique l'une des positions psychiques adoptées par des Roumains, pas tous, pour survivre, pendant et après, comme si tous les facteurs qui ont permis l'instauration de la terreur totalitaire pouvaient de nouveaux se trouver réunis et que cette terreur n'était pas définitivement éradiquée et pouvait revenir.

Après la mort de la grand-mère, le système familial dont elle était le pilier central et qui imposait à tous les autres membres de la famille le maintien dans une position infantile s'est écroulé. Il y a eu un moment de déroute pour la mère et ses filles. Qu'est-ce qu'on peut faire avec une vie qui n'a pas été à soi, que l'on n'a jamais dirigée par soi-même ? Que peut-on faire pour qu'elle nous

appartienne ? Quoi faire avec une liberté qui semble contraindre plus que « le régime communiste » de la grand-mère ?

Même après la mort de la grand-mère, la peur de ne pas fâcher quelqu'un et d'être punie, en cas de non respect des règles persistait encore. Et ce sentiment de peur cache la culpabilité de ne pas respecter des règles à la suite de la liberté obtenue. Au moment de la mort de sa grand-mère, ANDREEA a senti qu'elle n'était pas préparée pour la réalité, elle était vulnérable, désorientée, angoissée, coupable.

L'espace transitionnel par lequel ANDREEA a connu la réalité sociale a été représenté par les amitiés avec les enfants récemment arrivés dans leur quartier et plus tard avec leurs petits copains. Ces amitiés l'ont aidée à pénétrer le monde de l'autre côté du jardin de la grand-mère, où elle a découvert un autre type de souffrances pour lesquelles elle n'était pas préparée : un monde sans règles ou avec des règles qui ne sont pas évidentes, qui ne sont pas respectées, un monde où on ne sait pas à quoi s'attendre ou qui on va rencontrer, où chacun profite de l'autre. C'est un monde où on survit seulement si on a des « pistons » et si on a appris quoi choisir de toutes les « offres » (ce « choix » a été très difficile à faire pour ANDREEA qui n'a pas été préparée pour choisir, mais seulement pour accepter ce qu'on lui avait offert).

Et parce que ses souffrances étaient difficiles à supporter, parce que l'insécurité et le besoin d'être aidée de quelqu'un étaient trop forts, parce qu'elle ne trouvait pas de réponses en ce qui concerne le sens de la vie, sa place et son rôle au monde, ANDREEA a découvert le religion et elle s'est réfugiée dans la croyance. Seulement dans l'espace de la croyance elle pouvait trouver les réponses à toutes ses questions et ses souffrances.

Le régime communiste de sa grand-mère qui l'avait dirigée vers la « bonne voie » a été remplacé par la croyance religieuse qui la conduisait vers une bonne voie (et cependant une autre voie), une voie déjà établie, vérifiée, sûre, où il n'est pas possible de s'égarer et si on la suit, on trouve le bonheur absolu. Elle a confié à Dieu sa destinée, son existence, parce que de toute façon les choses se passent comme Dieu le veut. Même s'il y a des arguments pro et contre l'existence de Dieu, ANDREEA a choisi de croire « *parce qu'il me convient : je crois parce que je veux être heureuse* ».

ANDREEA a été élevée dans la croyance à l'existence d'une instance surnaturelle, le Parti, à l'existence de prêtre mystérieux du parti, comme son grand-père, à la chute de son père, qui a été dépouillé de toute qualité et donc sur le plan psychique à déposer le surmoi et l'idéal du moi dans un grand Autre, incarnée dans l'espace familial par la grand-mère. La chute du régime communiste par la chute du dictateur a mis du temps à être éprouvée, car la

grand-mère faisait barrage, protégeait sa famille de la terreur extérieure tout en se payant d'un peu de jouissance en exerçant une autorité absolue sur les siens, l'absence du grand-père voué à la vie mystérieuse du Parti, la disparition du père et son dépouillement de toute qualité, organisé par la grand-mère et la mère, ont permis à ANDREEA d'opérer un transfert sur le grand-père et surtout sur la grand-mère. Elle ne peut se remettre du traumatisme de la perte de cette grand-mère, lequel en réactive d'autres qui se sont produits avant, et notamment la disparition du père et l'effacement de la mère. La religion vient couvrir tout cela avec une autre histoire, mais coupe ANDREEA de l'accès à ce qui l'a fondée psychiquement. Elle n'a pas réussi à s'assumer la liberté, elle a cherché un autre univers avec des règles et des voies sûres de réussite, un autre « Jardin de l'Eden » où elle se sent protégée, « heureuse », contente de sa destinée.

Elle refuse la réalité sociale parce qu'elle ne la comprend pas, elle ne l'accepte pas, n'y trouve pas sa place. Elle a préféré se retirer et rêver à « *de vraies, de fortes amitiés* » et à un monde heureux qu'elle puisse construire dans l'espace de sa famille.

Cependant elle réussit une sorte de survivance professionnelle en cherchant des lieux de travail qui ne lui demandent pas de s'impliquer dans des relations professionnelles et où les devoirs et les règles sont clairs et il n'y a pas de risque si on est correct. Et parce que le social lui a été toujours inaccessible, interdit de le connaître, ANDREEA se trouve dans l'impossibilité de référer pour son existence d'un cadre social, n'y l'intérioriser. Nous, les êtres humains, nous sommes en même temps le produit de l'évolution en tant que sujet individuel et en tant que sujet social. Mais la survivance dans un cadre de lien tyrannique peut demander un clivage entre le sujet social et le sujet individuel. Ce clivage est défensif, il permet d'ignorer à quel point nous sommes sujets sociaux et complices passifs et pas seulement actifs de ce qui advient malgré nous, parce que nous laissons faire.

ANDREEA croit que son existence, mais aussi l'histoire des Roumains, l'évolution de notre société, sont dirigées par « une main invisible » des forces externes (OTAN, UE) qui actionnent contre la volonté du peuple, seulement dans leur intérêt. C'est pour cela que l'avenir de la nation ne peut être que sombre et pour que quelque chose du bien se passe, il faudrait d'abord se passer quelque chose du mal. La solution est dans la mesure de la situation où on se trouve : extrême, radicale, de nature divine, apocalyptique. Une répétition du Déluge qui va changer en totalité l'ordre des choses et va créer un nouveau monde et de nouveaux gens.

Elle va recevoir avec calme tout ce que l'avenir lui apportera parce que tout ce qui se passe est l'intervention de la Divinité. ANDREEA a trouvé une autre porte vers l'état du Jardin de l'Eden.

ANDREEA se trouve dans l'impossibilité de dépasser le traumatisme de la perte de la grand-mère. Tant travailler sur ce trauma, elle nécessiterait de reconnaître vraiment, en quoi la grand-mère avait à la fois sauver ses petites filles et en même temps abuser de la situation et qu'elle s'est comportée en véritable dictatrice. Mais reconnaître ses abus, ce serait se mettre aussi à analyser le système politique et la manière dont elle s'en est servie, la grande mère, avec le grand-père. Opération psychique qui n'est pas simple puisque si ces filles doivent la vie à leur père et à leur mère, elles doivent la survie à la collaboration que leur grand-père et leur grand-mère ont entretenu avec le système de terreur. Reconnaître la participation de ses ascendants et leur pardonner en même temps n'est pas chose aisée et ne peut se faire que dans un espace d'analyse individuelle ou collective.

Quelques réflexions sur le contrat social totalitaire

J. J. Rousseau dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité* concevait le pacte social comme « *un vrai contrat entre le peuple et les chefs qu'il se choisit, contrat par lequel les deux parties s'obligent à l'observation des lois qui y sont stipulées et qui forment le lien de leur union. Le peuple ayant, au sujet des relations sociales réuni toutes ses volontés en une seule, tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique deviennent autant de lois fondamentales qui obligent tous les membres de l'Etat sans exception !* » (J.J. Rousseau)

L'existence du contrat social dans ses formes implicite ou explicite suppose un rapport entre les citoyens de base dans quelque sorte et les versants du pouvoir, et de toute façon, le citoyen et les citoyens, nous et les instances du pouvoir ont un rapport de complicité passif, inconscient, qui fait qu'un système politique se développe d'une façon ou autre. Le contrat social crée une certaine illusion sociale de liberté, un espace qui permet la circulation, l'évolution psychique des individus.

Freud dit que l'individu va renoncer à la satisfaction brute pulsionnelle en échange de quelque chose. Parce que pour pouvoir vivre avec les autres, l'être humain ne doit pas être maîtrisé par ses pulsions ; ils sont mis en échange de la protection devant tous les dangers du monde, même de dangers psychiques. Le renoncement aux satisfactions pulsionnelles est accepté (c'est un immense renoncement), s'il y a une contractualité en terme social, s'il y a une protection sociale (Freud, 1912-13). Pour pouvoir vivre avec les autres, on doit faire des concessions, des compromis, des renoncements, et en échange, il faut garantir un

minimum de protection sociale. Parce que sinon, c'est l'insécurité, c'est notre déchirement, c'est la guerre, c'est le risque de la mort.

Pour Freud, le contrat social c'est le renoncement aux obligations et aux contraintes qui sont imposées aux sujets et le renoncement à la vie psychique et pulsionnelle. Il renonce, mais en contrepartie, la société doit garantir la sécurité. Le contrat social est constamment en mouvement dans les sociétés modernes.

Dans les sociétés traditionnelles, le contrat social est stable. On sait où on va, on sait où on est, on a un système de parenté ou d'appartenance, alliance, toute est encadré. Donc, on peut se repérer, on a des garanties. Le seul risque est représenté par les guerres, les catastrophes naturelles ou les épidémies. Dans la société contemporaine on vit des contrats sociaux insuffisants d'où la violence. Ceux qui ne sont pas violents sont ceux qui en bénéficient ! Le terme d'exclu social concerne un contrat social pour une partie de la société, mais pas pour les autres.

Dans la société roumaine communiste il y avait un simulacre de contrat social. Il y a des gens qui regrettent la période communiste. Les gens d'aujourd'hui sentent qu'il manque quelque chose par rapport au contrat qu'ils avaient avant. Ils regrettent l'illusion de la sécurité sociale et psychique qui était bien soutenue par le discours totalitaire. En fait, tous les contrats sociaux concernent une illusion globale de sécurité et liberté.

Dans le contrat social totalitaire les gens ont été narcissisés, ils se sentaient un peu missionnés étant considérés « des gens du peuple », « la classe politique dirigeante » et en même temps solidaires, transposés par quelque chose qui est transcendante à l'individu. Dans les jours de la « révolution » et après la « révolution », les Roumains ont vécu des phases d'exaltation. Au moment où les cadres sociaux s'effondrent, soit il y a une décompensation, soit une phase d'exaltation et d'illusion.

Une des caractéristiques du système politique totalitaire c'est qu'il n'y a pas de contrat social, qu'il n'y a pas de règles du jeu. On ne sait pas ce qu'il faut faire pour être en quelque sorte en paix ou en règle avec le pouvoir. Et que le pouvoir invente tous les jours des astuces ou des pseudo-lois, des pseudo-règles qui sont valables quelques heures, ce qui est spécifique pour les systèmes politiques pervers, ce qui fait qu'il n'y a pas des repères pour les citoyennes ordinaires. Le secret politique devient le secret le plus terrible parce qu'on ne sait pas ce qu'on doit savoir, ce qu'on doit faire pour être un bon citoyen et pour être protégé, être pris dans le contrat social et politique !

Évidemment que cela nous amenait un peu à la corruption qui a existé avant, mais qui prend un statut presque de lien social dans la période post-révolutionnaire. Tout ce qu'on ne pouvait pas obtenir simplement par la convention, par le respect des lois communes, on essayait d'obtenir par l'intermédiaire de l'argent. Même si le système a bien changé après 1989 au niveau des structures politiques, du discours politique et social, au moins pour des raisons qu'elles doivent être éclaircies bien entendu, il y a une persévération de ses systèmes de relations sociales pour essayer d'obtenir avec l'argent ce que la société ne peut pas réussir à instituer en termes de contrat social, des règles de jeux dans les rôles et dans les fonctions sociales, dans les attentes de rôle et dans les attentes de fonction sociale.

Conclusions

Plus que dans tout autre pays de l'ancien Pacte de Varsovie, en Roumanie le régime post-communiste a évité encourager un travail de mémoire, une révision historique de la mémoire de la période communiste nécessaire pour une « thérapie » historique nationale. Le refus de ceux qui ont repris le pouvoir politique de permettre une authentique analyse et circulation des élites pourrait être lié à l'opinion partagée par la plupart des Roumains à ce moment-là qu'une fois Ceaușescu vaincu et exécuté, le communisme avait cessé d'exister et la Roumanie pouvait continuer son chemin vers la démocratie. On est sûr que les Roumains n'étaient pas préparés pour se confronter avec leur propre histoire, leurs propres erreurs, maladrotes et souffrances. De plus, ils n'avaient ni même la distance psychique et temporelle nécessaire pour un véritable travail de mémoire. Les blessures de la période totalitaire étaient encore récentes et douloureuses, était trop de squelettes et de fantômes dans leurs débarras psychiques. Pour pouvoir continuer leur existence, les Roumains ont choisi d'attribuer la culpabilité pour les aberrations de la période communiste au dictateur et aux subordonnés immédiats de celui-ci.

Après cette période, certains analystes et hommes politiques croyaient que le dévoilement des archives gardées fortement pourrait réaliser un travail de mémoire collectif et individuel.

En fait, qu'est-ce que c'est le travail de mémoire?

Le travail de mémoire c'est le travail intérieur de regarder le trou et de tisser, de retisser, de transformer les pensées pour formaliser qu'est-ce que c'est cette expérience vécue, pour comprendre qu'est-ce que ça fait dans le psychique. Le travail de mémoire ne met pas un couvert sur un trou, mais il tisse les éléments, les met en relation et vraiment fait restauration approfondie et non pas une courte peinture sur la façade. Le travail de mémoire ne peut pas se faire tout

seul, le mieux sont les groupes ou les situations où on peut tenter la vie avec quelqu'un qui sait écouter.

Le rôle assigné à l'histoire dans les États totalitaires, où il s'agit de manipuler systématiquement la mémoire collective et d'asservir les historiens au service d'une idéologie, en assassinant en fait et la mémoire et l'histoire, disqualifie toute forme d'utilisation de l'histoire dans un but mémoriel. Nous avons cet héritage d'une histoire falsifiée et d'une mémoire distorsionnée.

L'histoire est accessible aujourd'hui, on a accès même aux dossiers de la Sécurité communiste. Mais ce qui se passe dans le cas de la « dosariada » de la Roumanie, le fait de rendre publiques les dossiers de la sécurité en dévoilant ainsi tous ceux qui avaient collaboré avec la sécurité, les faits et leurs conséquences sur les personnes dénoncées ne représente pas un travail de mémoire. La « dosariada » ne fait autre chose que dévoiler des faits et des situations, incriminer les collaborateurs. Dans le travail de mémoire c'est important comment chaque roumain fait son chemin intérieur, son propre procès de conscience pour reconstruire sa vie en relevant la vérité, sa propre vérité dans les circonstances de sa vie. Mais c'est important comment chaque roumain a vécu sa vie parce que c'est cela qui pèse dans le psychisme ! C'est la façon dans laquelle chacun a vécu l'histoire, le silence, le non dit, le secret, la souffrance, la terreur, etc.

Les psychanalystes ont beaucoup écrit sur le secret et ses effets psychiques pour ceux qui ont un secret et pour sa transmission générationnelle. Les études ont montré qu'il y a dans chaque famille des secrets, autrement dit, il y a dans chaque famille quelque chose d'origine qui est inacceptable. Tout d'un coup, cela devient un secret énorme, ça veut dire qu'il y a une qualité de quelque chose qui cache, qui est donc indicible, qui va par le dos en psychique.

Et le silence, le non dit de chaque génération pèse de plus en plus, et chaque nouvelle génération serait attachée à ce secret, à cette forme de pensée. Parce que si s'était quelqu'un qui pouvait nous relever du secret, le délivrer, on était délivré en même temps. C'est à chaque être humain de travailler pour sortir ses fantômes, oser sortir ses fantômes et de renoncer à ses fantômes, même si c'est commode de croire dans les fantômes.

On attend en quelque sorte un Sauveur qui vienne recouvrir le secret. Cela est spécifique dans les sociétés traditionnelles, où certaines instances, certaines personnes ont le rôle de relever la vérité.

En fait la vérité c'est dans chacun, c'est à chacun d'entre nous de la chercher. Soit en intérieur, soit en lisant des auteurs qui ont fait une certaine démarche, des historiens, de psychologues, des psychosociologues pour trouver la méthode de

découvrir le chemin intérieur ; la vérité n'est pas relevée par l'extérieur. Dans le fonctionnement des sociétés traditionnelles la vérité est déjà relevée avant et indépendamment du nouveau être humain. La vérité est la même pour tous les gens, une vérité unique, valide, vérifiée, bien gardée par la société.

Dans le fonctionnement de la société moderne avec le relevant de la psychanalyse la vérité c'est au fond de chacun. Cela ne veut pas dire que la vérité ne pourrait pas être en relation avec l'autre, mais c'est vraiment à chacun de faire son travail pour garantir, pour assurer la succession des générations. Et dans la société traditionnelle on n'a pas besoin de la psychanalyse parce que la vérité était déjà relevée.

Le travail de mémoire est un véritable effort individuel et collectif, marqué par la volonté de faire face aux réalités incontournables du passé. Il va dans trois directions : le passé de par la mémoire, le présent de par la responsabilité assumée et le futur de par l'espérance qu'il engendre. Le travail de mémoire comporte une dimension éminemment politique, puisque prendre sur soi une responsabilité est un geste épique qui fait « bouger » le monde.

Le travail de mémoire implique une démarche intérieure de mise en question de l'histoire de vie par une reconnaissance des ses filiations, en réorganisant le rapport de chacun avec son passé par un renoncement, un sacrifice et non pas par un dénégation ou une résignation, ce qui va ouvrir une nouvelle perspective du rapport de chacun envers son présent et envers la construction de son avenir, d'un mouvement double actif, volontaire de filiation et d'affiliation. (Sirota, 2000)

Rezumat: Comunismul, născut ca rezultat al celor mai nobile aspirații ale umanității, a reușit să reunească într-o manieră tulburătoare frenezia și efervescențe ideologică cu teroarea poliției și despotismului. Articolul nostru încearcă să pună în evidență evoluția psihică individuală și colectivă a românilor în perioada comunistă și cea post-revoluționară surprinsă prin intermediul istoriilor lor de viață. Cercetarea s-a realizat asupra trăirilor subiective ale perioadei comuniste, revoluției și tranziției explorate cu ajutorul interviurilor semidirijate coroborate cu metoda biografică. Materialul verbal produs a fost înregistrat, transcris și apoi supus analizei și interpretării. Pentru o mai bună înțelegere a efectelor totalitarismului asupra psihismului românilor am prezentat o istorie de viață construită în cadrul interviurilor individuale și de grup. Cercetarea este o lectură clinică a vieții cotidiene a românilor care pune în discuție raportul indivizilor ca subiecți psihici, subiecți ai grupului familial și subiecți sociali prin intermediul contractului social propus de regimul comunist.

Abstract: Communism, an outcome of the most noble aspirations of humanity, managed to unite in a disturbing way ideological frenzy and effervescence with police terror and

despotism. Our article attempts to emphasize the individual and collective psychological evolution of Romanians in the communist and post-revolution period, seen through their personal histories. This research was performed on the subjective living of the communist period, of the revolution and of the subsequent period of transition, through the means of semi-conducted interviews alongside the biographical method. The obtained verbal material was recorded, transcribed and then analysed and interpreted. For a better understanding of the effects of totalitarianism on the psychology of Romanians we have presented a life history constructed within the individual and group interviews. This research is a clinical interpretation of the everyday life of Romanians and addresses the relation between the individuals as psychological subjects and subjects of the family group, and social subjects as perceived from the perspective of the social contract proposed by the communist regime.

Bibliographie

- Arendt, H. (1972). *Le Système totalitaire*, Editions du Seuil.
- Duparc, F. (2004). *Le mal des idéologies, Le fil rouge*. Paris : Puf.
- Enriquez, E. (1997). *Les jeux du pouvoir et du désir dans l'entreprise*. Paris : Editions Sociologie clinique, Desclée de Brouwer.
- Freud, S. (2000). *Opere, vol. 4 – Studii despre societate și religie*. București : Editura Trei.
- Furet, F. (1995). *Le passé d'une illusion, essai sur l'idée communiste au XXe siècle*. Paris : Editions Robert Laffont.
- Hurni, M., Stoll G. (1996). *La Haine de l'Amour. La perversion de lien*. Paris : L'Harmattan, Collection Psychanalyse et civilisation dirigée par Jean Nadal.
- Jeammet, N., Neau, Fr., Roussillon, R. (2003). *Narcissisme et perversion*. Paris : Dunond.
- Kaës, R. (1993). *Le groupe et le Sujet du groupe. Elément pour une théorie psychanalytique du groupe*. Paris : Dunond.
- Le Guern, A., Pragier, G., Reiss-Schimmel, I. 2002, Freud, le sujet social, Puf, Paris.
- Le Rider, J., Plon, M., Raulet, G., Rey-Flaud, H. (1998). *Autour du « Malaise dans la culture » de Freud*. Paris : PUF.
- Lebrun, J.-P. (1997). *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*. Paris Éditions Eres.
- Levy, A. (1997). *Sciences cliniques et organisations sociales. Sens et crise du sens, Psychologie sociale*. Paris : Puf.
- Neculau A. (2004). La « rééducation » l'expérience roumaine de totalitarisme. In *Revue des schizoanalyses*, nr. 53., **paginile ?????**

Neculau, A. (1992). « Les « secrets » de l'Est: le modèle roumain ». In *CONNEXIONS* - revue semestrielle publiée par la Recherche et l'Intervention Psychosociologiques, ARIP. paginile ????

Neculau, A. (2004). *Viața cotidiană în comunism*. Iași : Polirom.

Pichon-Rivière, E. (2000). *Théorie du lien. Le processus de création*. Paris : Erès.

Pollak, M. (1990). *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris : Editions Mentalité.

Sirota, A. (1995). Agressions perverses dans les groupes de formation et leur endiguement, Pulsion agressive et groupe. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, no 24, pp 157 – 169.

Sirota, A. (1996). La violence a l'école dans l'impense de l'autorité et de l'institution. In *Vers l'Education Nouvelle/CEMEA*, no 476, pp. 16-17.

Sirota, A. (1998). Des espaces culturels intermédiaires. In *Revue Internationale de Psychosociologie, La scène sociale . Crise, mutation, émergence*, vol.IV, no. 9, pp. 91-107.

Sirota, A. (1998b). La langue du pervers de société ou le „perverbe”. La langue a l'oeuvre en psychanalyse. In *Clinique Méditerranéennes*, Toulouse, Eres, no 57 – 58, pp. 157 – 165.

Sirota, A. (2001). Approche clinique du social et recherche-action. La recherche-action perspectives internationales. In *Revue Internationale de Psychosociologie*, ESKA, Paris, Printemps/Automne, N°16-17, pp. 61-78.

Sirota, A. (2003). *Figures de la perversion sociale*. Paris: Editions médicales et scientifiques.

Walter, G., (1975). *Les origines du communisme*. Paris: Payot.